



PROPOSITION, VISANT A PORTER A 300 KM LA DISTANCE MINIMA EXIGEE POUR LA REMISE DE LA COMPOSTELA.

LA GENESE DU CAMINO

Aller à Compostela, dès le départ, n'a jamais été conçu comme un pèlerinage sur de courtes distances. Il ne s'agissait pas d'un sanctuaire local, ni régional, qui aurait élargi petit à petit sa renommée grâce à des miracles ou à une bonne promotion ; au contraire, ce pèlerinage naît avec une vocation internationale, car on y vénère le tombeau d'un apôtre reconnu, celui de Jacques le Majeur, et parce qu'il réunit dans son message, non seulement les valeurs chrétiennes, mais aussi tout un symbolisme de cultes et de pratiques antérieures, par exemple un pèlerinage vers le Finistère d'origine celte et même des cultes et des pratiques encore plus anciennes ; les légendes qui circulent autour de la "Tranlatio" nous permettent de le déduire.

Après le pèlerinage politique d'Alfonso II le Chaste, roi des Asturies et de Galice suite à la redécouverte ou "inventio" du sépulcre entre 820 et 830, apparaissent très vite dans les documents les premiers pèlerins venus d'outre Pyrénées, depuis l'Allemagne et la France, au X^e siècle, même si nous ignorons l'itinéraire qu'ils suivent.

A partir du XI^e siècle, et avec l'ouverture du Camino Francès à travers la meseta, le Camino se consolide comme un itinéraire de grande distance en provenance d'Europe, doté d'un réseau de centres d'accueil pour les pèlerins, et le pèlerinage jacquaire devient, avec Rome et Jérusalem, une des trois voies classiques de la Chrétienté, et même les dépasse, à cause de sa valeur symbolique, puisque le but se trouve à la Fin du Monde connu, à l'extrémité occidentale, à laquelle on arrive après une longue marche à la poursuite du soleil et, la nuit, guidé par la Voie Lactée. La légende jacquaire définitive, à travers l'Histoire Compostellane de l'évêque Gelmírez et, surtout grâce au Codex Calixtinus, ratifie la dimension universelle de ce pèlerinage ; même effet avec la chronique connue comme Historia Caroli Magni et Rotholandi ou Pseudo Turpin, qui relate la geste de Charlemagne pour ouvrir l'itinéraire, guidé par un manteau d'étoiles ; route qui se termine à Compostela et au bord de l'océan.

Tout cela se poursuit jusqu'au Bas Moyen-Age et, malgré le coup de tonnerre de la Réforme, suivie de la Contre Réforme qui donne un autre sens au pèlerinage en renforçant la profession de foi, le Chemin de St Jacques ne perd rien de son caractère international.

DECLIN ET RENAISSANCE DU PELERINAGE.

Le triomphe du libéralisme, les nouveaux moyens de communication et le rouleau compresseur du progrès transforment les déplacements à pied en quelque chose



d'anachronique et vide de sens, réservé aux vagabonds et aux mendiants, et le pèlerinage vers Compostela semble s'éteindre. C'est alors que des archevêques comme Payá y Rico, ou bien Martín de Herrera, après la redécouverte des reliques de l'apôtre et dans un processus parallèle à celui d'autres sanctuaires chrétiens qui font en sorte de stimuler les manifestations publiques religieuses, essayent de revitaliser le pèlerinage avec le peu de moyens dont ils disposent, en ayant recours aux pèlerinages locaux, organisés par les archiprêtres, pour au moins maintenir la flamme.

Ce projet, qui au XX^e siècle réussit à acquérir une dimension nationale, détruit l'image du traditionnel pèlerinage à pied, et le Nacionalcatolicismo manipule de nouveau le sens du pèlerinage, en le transformant en une manifestation de foi centrée sur le but, où l'on n'accorde aucune importance au Chemin, au déplacement, et, de ce fait, les anciens itinéraires à pied tombent pratiquement dans l'oubli. Jusqu'à ce que dans les années 50 du XX^e siècle, les étrangers, et pas les espagnols, redécouvrent la valeur du pèlerinage dans le cadre de la crise intellectuelle et sociale de l'après-guerre. La Société des Amis de St Jacques de Paris est fondée en 1950 après l'expérience de quelques pionniers, parmi lesquels se détache la figure du marquis René de La Coste-Messelière, cheville ouvrière de ces timides premiers pas.

La première association espagnole est celle de Estella-Lizarrá, avec l'implication de Paco Berruete et de Eusebio Goicoechea, dès les années 60 ; à partir de 1973, année où leur association est déclarée, ils approfondissent l'étude du pèlerinage jacquaire grâce aux Semaines Médiévales de Estella, en insistant toujours sur les XI^e et XII^e siècles, en tant qu'"époque dorée" appelée à revivre un jour ou l'autre.

C'est ce même esprit historique et romantique, avec le Codex Calixtinus comme principale référence, qui anime Elías Valiña Sampedro, homme incompris à son époque, lorsqu'il conçoit la grande épopée pour revitaliser le pèlerinage à pied en suivant le Camino Francés : non pas depuis Sarria, où il était né - concrètement à Lier - ni depuis la Galice, bien qu'il soit curé de Santa María de O Cebreiro, mais en concevant dès le début le Chemin dans son sens originel, c'est à dire comme un tout. C'est ainsi que, avec la collaboration de diverses personnes tout au long de la route, il retrouve ses manches pour récupérer et baliser avec des flèches jaunes l'itinéraire majeur, le plus connu et le plus documenté, le Camino Francés, depuis les Pyrénées jusqu'à Compostela, et toujours en lien avec les français qui allaient faire de même avec leurs quatre grands itinéraires, ceux qui sont mentionnés dans le célèbre guide du Livre V du Codex Calixtinus (Tours, Vézelay, Le Puy et Arles).

C'est ainsi que, dans les années 70 et 80 du siècle dernier, renaît, dans le plus grand respect de la tradition et de l'histoire, le Camino Francés, et, après lui, l'expérience est transférée aux autres itinéraires historiques. On peut le considérer comme un processus modèle, réalisé de façon désintéressée et de bas en haut, sans aucune interférence avec des intérêts troubles, avec l'appui et l'implication généreuse, et altruiste, des associations des Amis du Chemin de St Jacques, qui se multiplient dès les années 80, jusqu'au succès rencontré lors du Premier Congrès International des Associations, à Jaca, en 1987, présidé par Elías Valiña en tant que Commissaire du Chemin, responsabilité qui était la sienne depuis 1985. C'est alors que l'on



établit une nouvelle crédencial, à partir du prototype d'Estella, afin qu'elle serve de sauf-conduit aux pèlerins contemporains, en leur permettant d'utiliser les hébergements prévus à cet effet, mais sans que soit fixée aucune distance pour l'obtention de la Compostela à la cathédrale de Santiago.

DU XACOBEO A NOS JOURS.

Et nous arrivons à 1993, Année Sainte, et la Xunta invente le "Xacobeo" en tant que marque promotionnelle laïque et parallèle à la célébration religieuse, en même temps qu'elle développe des campagnes publicitaires dont le slogan principal, "Tous sur le Chemin" est une déclaration de principes de l'objectif fondamental : transformer le Chemin de St Jacques en une grande marque culturelle et touristique pour la Galice et tirer les plus grands bénéfices d'un phénomène plein de possibilités pour le développement de la Région. C'est à ce moment qu'est fixée l'exigence infime des 100 km pour l'obtention de la Compostela, en écho à ce slogan et afin de faciliter et de stimuler au maximum le pèlerinage, encore balbutiant.

Le slogan "Tous sur le Chemin" et la distance des 100 km, même si cela partait d'une bonne intention au départ, appuyée en Galice par la construction d'un réseau public de gîtes gratuits, commencèrent aussitôt à produire des tensions entre le plan développé jusqu'alors par Elías Valiña, décédé en 1989, et ses successeurs, présents aussi bien dans les associations jacquaires espagnoles, que dans les associations étrangères, qui prenaient de plus en plus d'importance et faisaient preuve de plus en plus de dynamisme. La distance minima, qui confortait à merveille les plans de la Xunta de Galicia pour "galleguiser" le Camino, c'est à dire pour en tirer le plus grand profit, finit par provoquer une mauvaise lecture de ce qu'avait été le Chemin de St Jacques ; cette distorsion, aujourd'hui imparable, menace de dénaturer et de banaliser complètement le sens traditionnel du pèlerinage de Compostelle, dans le sens où la plupart des gens le considère comme un parcours de quatre ou cinq étapes en Galice.

La transformation progressive, et préoccupante, du Chemin en produit touristique a contribué à cette distorsion, ainsi que l'irruption, peu respectueuse de la tradition, des tour-opérateurs et des agences de tourisme qui offrent des packs dans lesquels la crédencial et la Compostela sont incluses, cette dernière devenant un titre destiné à reconnaître et à récompenser l'effort de touristes et de randonneurs qui marchent quatre ou cinq jours sur les dernières étapes du Chemin sans le moindre esprit pèlerin, mais qui utilisent et accaparent le réseau de gîtes bon marché destiné aux pèlerins. En conséquence, nous nous retrouvons devant le problème de beaucoup d'autres enclaves touristiques connues pour leur remarquable patrimoine culturel : transformation progressive de l'objet, ou du monument, ou de l'ensemble historique, ou de l'itinéraire culturel, en parc à thème, soumis à la pression du tourisme de masse et transformé en produit décaféiné, sans s'encombrer d'ornements érudits ou littéraires, apte à être consommé rapidement par le nouveau voyageur analphabète, incapable d'approfondir un tant soit peu la valeur d'une expérience dont on ne peut profiter qu'avec le temps et une certaine préparation. De la même façon sont perdues les valeurs du Chemin qui constituent aussi un patrimoine précieux, le patrimoine immatériel, qui donne sa raison d'être à l'itinéraire



physique et monumental, et sans lequel tout se résume à un simple décor archéologique.

C'est ainsi que, ces dernières années, le nombre de pèlerins partis de Sarria, Tui, Lugo, Ourense, Ferrol et autres lieux situés à une distance de 100 km, nécessaire pour obtenir la Compostela, n'a cessé d'augmenter selon les données communiquées par le Bureau du Pèlerinage de la cathédrale de Santiago, bien que le chiffre des pèlerins sur de petites distances soit plus élevé, selon les enquêtes et les projections réalisées par l'Observatoire du Camino de Santiago de l'Université de Santiago de Compostela. Au point que, aux 260.000 pèlerins recensés en 2015, il faudrait en rajouter un certain nombre, non enregistrés par le bureau de la cathédrale, mais qui ont fait le chemin sans arriver au but (pèlerinages par étapes) ou bien qui ne sont pas allés chercher la Compostela par manque de temps, d'intérêt ou par ignorance. Beaucoup de ces "pèlerins" non recensés répondraient au profil du touriste ou du randonneur "low cost".

Chiffres de 2015 en main, sur les 262.516 pèlerins qui ont obtenu la Compostela, 90,19% sont arrivés à pied, et plus du quart sont partis de Sarria (25,68%, plus du double de ceux partis de St Jean Pied de Port) ; 5,25% sont partis de Tui, 3,94% de O Cebreiro (à 151 km), 3,31% de Ferrol, 2,17% de Valença do Minho, 1,17% de Lugo, 1,09% de Ourense, 0,84% de Triacastela et 0,57% de Samos, pour ne citer que les principaux points de départ. Si nous additionnons les usagers des petites distances, nous arrivons à 44,02%, soit pas loin de la moitié du total et le chiffre augmente chaque année. Si à ce chiffre nous ajoutons ceux qui partent d'endroits situés à moins de 300 km de Compostela, nous dépassons les 50% des pèlerins recensés.

Nous nous trouvons donc devant une alternative. Soit nous restons inactifs face à cette dynamique, uniquement freinée, et timidement, par l'esprit des associations et des pèlerins étrangers, qui sont ceux qui actuellement interprètent le mieux le sens traditionnel du pèlerinage conçu comme une expérience au long cours, et nous succombons alors devant les intérêts à court terme des politiques, des promoteurs et des agences qui ne cherchent qu'un bénéfice immédiat ; soit nous résistons pour essayer de modifier ladite dynamique, en ramenant le Chemin à son sens originel, c'est à dire une aventure qui n'a rien à voir avec le tourisme, pourvue de valeurs comme l'effort, la transcendance, la quête, la réflexion, la rencontre avec les autres, la solidarité, l'oecuménisme ou la spiritualité, le tout orienté vers un but lointain qui donne tout son sens à l'expérience.

Pour répondre à l'objection de certains, qui signalent que jadis chaque pèlerin partait de sa maison, il faut, avec le poids des documents et de l'histoire, argumenter que Compostelle n'a jamais été un lieu de pèlerinage pour les habitants de la Galice, qui avaient leurs propres sanctuaires et lieux de pèlerinage, et qu'il n'a jamais eu une grande importance pour les espagnols, sauf à certaines époques bien précises et pour des raisons étrangères à son message originel, puisque le plus grand nombre étaient des pèlerins étrangers.

La proposition de la Fraternidad, par rapport à la modification des normes pour l'obtention de la Compostela édictées par le Chapitre de l'Eglise de Santiago, ne prétend pas résoudre d'un



coup de plume les problèmes évoqués, ni les conséquences que nous connaissons tous, parmi lesquelles la massification des derniers tronçons ou le choc entre deux façons opposées de comprendre le pèlerinage ; par contre, elle prétend, également sur le plan symbolique, établir une nouvelle manière d'envisager le Chemin qui puisse se rattacher sans heurts à la tradition des onze siècles précédents.

1- Nous prétendons, avant tout, redonner sa **dignité à la Compostela**, document de plus en plus dévalué de nos jours, puisqu'il est accordé en échange d'un effort minime et parce qu'il est entré dans les circuits commerciaux comme s'il s'agissait d'une prime ou d'un cadeau remis la plupart du temps à ceux qui achètent un pack du Chemin de St Jacques, sans aucune connotation religieuse ou spirituelle.

2- Si, pendant la renaissance contemporaine du Camino, tout a été fait pour récupérer et protéger les voies historiques de pèlerinage, déclarées Bien d'Intérêt Culturel à cause de sa valeur patrimoniale, il faudrait faire la même chose avec la pratique elle-même du pèlerinage jacquaire, dans la cadre du **patrimoine immatériel**, afin de ne pas défigurer le sens de cette expérience, encore vivante chez un grand nombre de pèlerins, au nom des changements de mentalités ou de concessions aux inévitables dictatures de la modernité.

3- Parce que considérer le pèlerinage à Compostelle comme un **phénomène purement "gallego"**, outre que cela falsifie l'histoire, se révèle être un positionnement erroné, ainsi qu'un mépris manifeste envers les Régions voisines des Asturies et de Castilla-León, et du Portugal, qui font l'effort de documenter, récupérer, baliser et revitaliser leurs itinéraires historiques pour que, à travers eux aussi, renaisse le pèlerinage. Si l'on dédaigne tous ces efforts, cela ne pourrait ensuite que s'étendre à d'autres Régions et à d'autres pays plus éloignés, car le Chemin doit être considéré comme un tout et non pas segmenté en portions autonomes et sans liens entre elles, et encore moins monopolisé par l'entourage immédiat du but, ou, chose plus aberrante encore, conçu comme un Chemin sans but, comme cela est en train de se passer en France ou sur des itinéraires secondaires qui se ramifient sur une autre voie majeure (par exemple : Camino Aragonés, Camino del Baztán, du Tunnel de San Adrián, etc...) et qui sont vendus comme des "caminos jacobeos" à part entière.

4- **Les 300 km** ne sont le fruit d'aucun caprice et ne représentent pas non plus un chiffre intouchable ; au contraire, ils nous renvoient à l'origine des chemins de pèlerinage, en commençant par celui que nous appelons aujourd'hui le **Camino Primitivo**, premier itinéraire depuis la Cour de Oviedo (qui est aussi un lieu de pèlerinage par la présence de la Sainte Chasse) jusqu'au Locus Sancti Jacobi, sur une distance de 319 km depuis Oviedo. Cette distance correspond aussi au tracé postérieur, à partir du X^e siècle, par lequel arriveront les pèlerins du Camino Francés, avec 311 km depuis **León** ; c'est là qu'est transférée la Cour d'un royaume qui prend le nom de cette ville, selon la volonté du roi García d'abord, puis de Ordoño II. D'autres lieux en relation avec le pèlerinage coïncident aussi avec cette distance. Ainsi **Avilés** (320 km), principal port médiéval des Asturies, où débarquèrent beaucoup de pèlerins. Ou bien **Zamora** (377 km), sur la Vía de la Plata, ou bien **Porto** (280 km) sur le Camino Portugés



Central, ou bien la ville épiscopale de **Lamego** (290 km) sur le Camino Portugés del Interior.

5- L'argument historique de notre proposition, ne doit pas rester enfermé dans un chiffre précis, mais doit correspondre à **une distance moyenne et raisonnable** pour le pèlerinage à pied, en vélo ou à cheval, aux alentours de 300 km, distance qui, au lieu de fixer une nouvelle norme, permet de braquer les projecteurs sur la réalité des différents itinéraires jacquaires au long cours. De la sorte, nous répondons également aux besoins des pèlerins contemporains, en provenance des quatre coins du monde, et qui nécessitent des points de départ dans des villes bien desservies pour s'approcher du Chemin. Or, toutes les localités citées précédemment correspondent à ce critère d'accessibilité.

6- Le changement de distance n'a pas l'intention d'exclure les pèlerins handicapés, qui ne peuvent pas faire plus de 100 km ; cette objection n'est pas recevable, puisque de nos jours, la valeur de la Compostela n'a rien à voir avec les motivations religieuses ni avec les indulgences des Années Saintes. De plus, il est évident que l'on peut faire **le Chemin par tronçons**, à différentes époques, ou bien très lentement, et cela est parfaitement valable pour l'obtention de la Compostela.

7- Jusqu'à maintenant la tentative de dévier les pèlerins vers **d'autres chemins alternatifs**, par rapport à ceux qui sont trop fréquentés comme le Camino Francés et le Camino Portugais n'a pas eu le succès qu'en attendait l'administration de Galice ; il y a toujours des problèmes de manque de place dans les dernières étapes de Galice, surtout depuis O Cebreiro et depuis Tui vers Compostelle, et cela génère, pour les municipalités, de graves problèmes d'accueil à certaines époques de l'année.

8- Même si l'on tient à justifier la tentative de l'administration de Galice de vouloir s'appropriier le Camino de Santiago dans les derniers 100 km, en le transformant en une expérience uniquement "gallega" sur une courte distance, **on exclut, ce faisant, de grands secteurs de cette même Galice**, tels que Samos, Triacastela et O Cebreiro sur le Camino Francés ; ou bien Castroverde, Baleira et A Fonsagrada sur le Camino Primitivo ; ou bien Ribadeo, Lourenzá, Mondoñedo, Abadín et Vilalba sur le Camino del Norte ; ou bien, sur le Camino de Sanabria, tout l'Est de la province de Ourense, comme Allariz, Xinzo, Verín, A Gudiña, etc... La situation actuelle est une discrimination de fait à l'égard des citoyens d'une même communauté qui doivent tous recevoir les mêmes services de la part de l'administration régionale.

9- En adoptant cette nouvelle distance, on changera **la mauvaise ambiance qui existe entre les pèlerins au long cours et ceux qui parcourent de petites distances** et on coupera l'herbe sous les pieds à ceux qui ont la prétention de transformer les dernières étapes du Camino en une authentique aubaine touristique.

10- Pour des raisons historiques et pour des raisons de distances kilométriques, on fera des exceptions à cette limite des 300 km sur le Camino Inglés, parfaitement documenté, surtout pendant le Bas Moyen-Age, aussi bien depuis Ferrol (120 km) que depuis A Coruña (75 km), et



qui fut en son temps le principal port d'accueil de pèlerins par bateau ; de nos jours c'est le point de départ le plus marginalisé de tous les itinéraires. Enfin, une autre exception logique sera faite dans le cas des **pèlerins handicapés**, pour lesquels la limite des 100 km sera maintenue.

Notre demande de porter à 300 km la distance minima pour l'obtention de la Compostela doit être comprise comme étant une pièce importante, mais pas exclusive, d'une proposition globale plus ambitieuse. Cette proposition de la FICS inclurait également une nouvelle façon de gérer les gîtes publics, qui, après avoir rempli un rôle crucial dans la promotion et la popularisation du Camino, devraient entrer dans une nouvelle phase, en donnant la priorité aux pèlerins au long cours et en cessant de collaborer avec des intérêts commerciaux qui tirent profit de ce réseau pour faire des bénéfices. Une autre demande de notre part se réfère à la conception globale du Camino de Santiago par l'administration : elle doit cesser de concevoir le pèlerinage comme un produit éminemment touristique ou une expérience « light » ; et pour cela, il est urgent que la gestion et promotion du Camino soit séparée des services du Tourisme pour revenir à ceux de Culture et Patrimoine.

Si nous prenons le Camino dans sa dimension originale depuis le Moyen-Age, en tant qu'une grande expérience de pèlerinage au long cours, nous pourrions modifier la dynamique actuelle qui fausse son sens au profit d'intérêts pécuniaires et qui conduit à une rupture totale avec la tradition. Les agents qui travaillent sur le chemin, que ce soit les associations, les gîtes, la cathédrale elle-même et les administrations, ont la responsabilité directe d'éviter que cette spirale continue. Et notre prétention ne se base absolument pas sur des positions romantiques et encore moins réactionnaires ; au contraire, nous prétendons respecter et suivre une tradition millénaire que d'aucuns, par opportunisme à court terme et pour des intérêts purement économiques, prétendent dénaturer sans se rendre compte que leurs actions reviendraient, en somme, à détruire à moyen terme les valeurs et, n'ayons pas peur du mot, la magie du Camino de Santiago.

Antón Pombo
Fraternidad Internacional del Camino de Santiago
Sarria, 12 mars 2016